

écrivait l'auteur et à quels sentimens il devait être livré. Certes son impartialité n'en était pas altérée; il pensait et jugeait alors comme il a pensé et jugé depuis; mais plus tard l'expression aurait pu ne pas être tout-à-fait la même. Celui qui était essentiellement tolérant et bienveillant, qui, dans la chaleur de la discussion, n'a jamais blessé une opinion ni peut-être même un amour-propre, aurait poussé ce genre de précaution jusqu'au scrupule. Nous voyons que telle était sa pensée, non pas même à l'égard de ses compatriotes, mais aussi des étrangers et des ennemis.

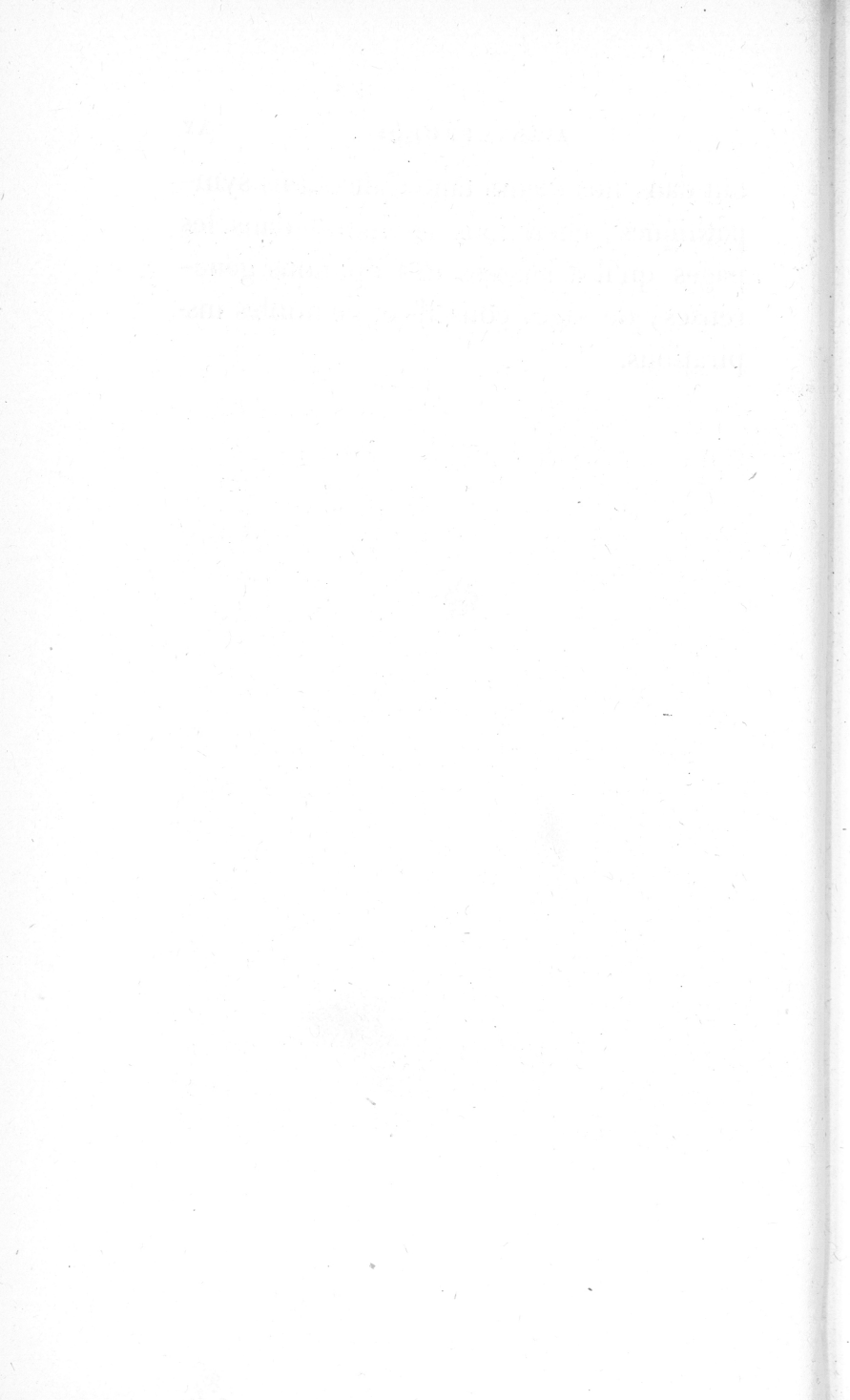
« Pourquoi serions-nous ennemis individuels des Anglais? Wilson à Oporto, Stuart en Sicile, furent des hommes généreux..... Il y en a beaucoup. D'ailleurs la conduite des Anglais était forcée; leur morale est pour eux une seconde nature. Quand ils servent leur aristocratie aux dépens de l'humanité,

» ils doivent être jugés, comme nous autres  
» Français, lorsque notre armée ravageait  
» l'Europe par défaut de prévoyance ad-  
» ministrative..... »

En publiant l'Histoire de la guerre d'Espagne, en cédant aux conseils qu'elle a reçus, madame Foy n'a pas voulu seulement remplir un devoir envers la mémoire de son illustre époux; il lui a semblé qu'elle avait aussi à accomplir d'autres devoirs envers cette opinion publique qui a manifesté tant d'enthousiasme et d'affection pour un des plus éloquens organes des sentimens nationaux. Cette patriotique adoption de la famille du général Foy a formé un contrat entre elle et la patrie. Ce qui reste de ses travaux, les productions encore inconnues de son talent sont une sorte de propriété du pays; et, lorsqu'au milieu de circonstances si graves, nous ne pouvons encore nous accoutumer à ne plus entendre cette voix qui animait et encourageait tout, qui exci-

tait dans nos cœurs tant d'affections sympathiques, cherchons au moins dans les pages qu'il a laissées des opinions généreuses, de sages conseils et de nobles inspirations.



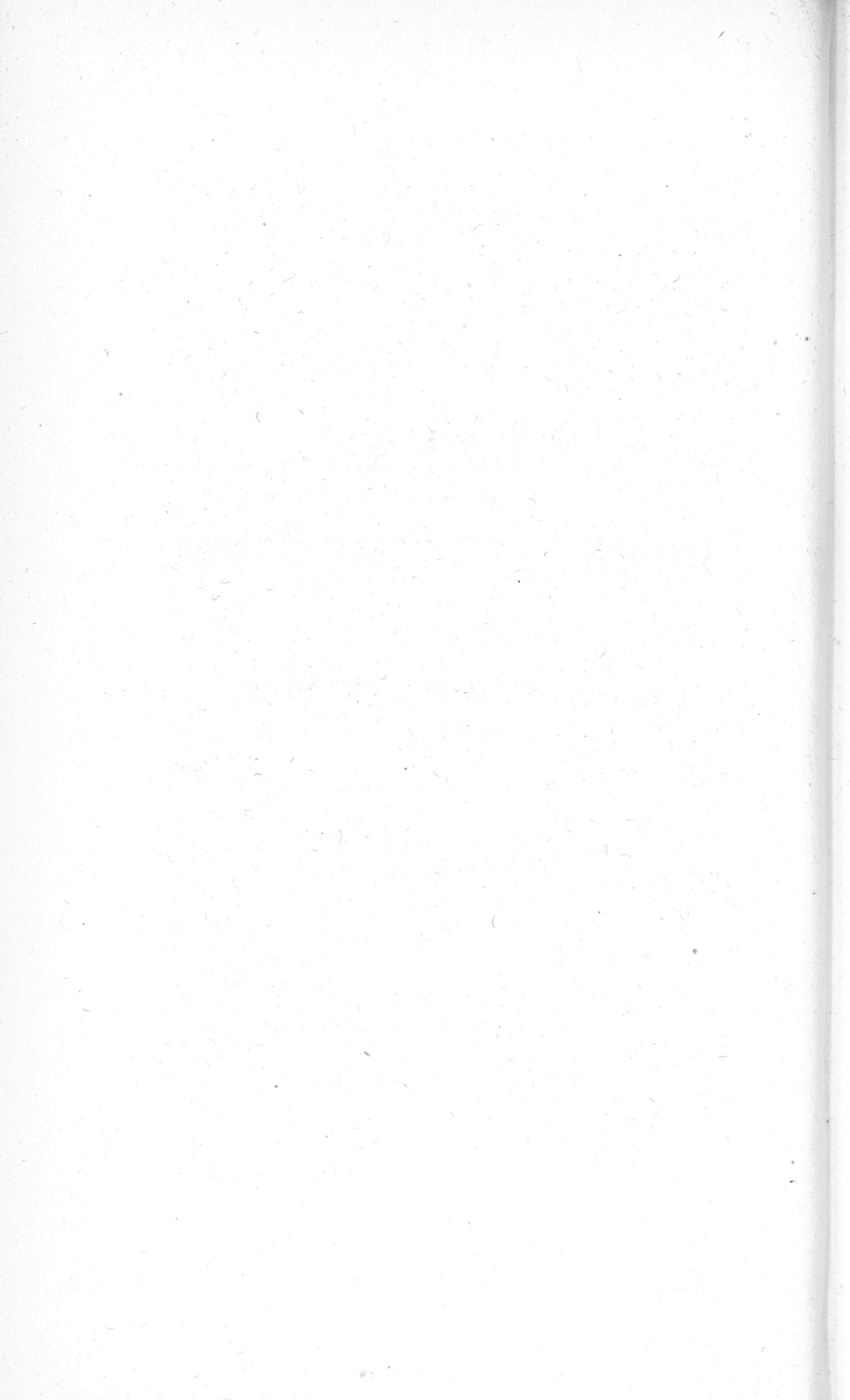




**TABLEAU**  
**POLITIQUE ET MILITAIRE**  
DES  
**PUISSANCES BELLIGÉRANTES.**

**TOME I.**

t



LIVRE PREMIER.



FRANCE.

## SOMMAIRE.

État de la France en 1799. — Napoléon Bonaparte s'empare de l'autorité. — Son entraînement vers le pouvoir absolu. — Gouvernement consulaire. — Paix générale. — Rappel des émigrés. — Monarchie impériale. — Goût de Napoléon pour la noblesse. — Institution d'une noblesse nouvelle. — Passion de Napoléon pour la guerre. — Campement de l'armée sur les côtes de l'Océan. — Esprit public de l'armée. — Campagne de 1805, en Autriche. — Campagnes de 1806 et 1807, en Prusse et en Pologne. — Paix de Tilsit. — Situation de l'armée française à la fin de 1807. — Conscription militaire. — Mœurs et habitudes de l'armée. — Par qui et comment le pouvoir était exercé dans l'armée. — Avancement et récompenses. — Subordination et discipline. — Organisation militaire. — Infanterie. — Manière de combattre au temps de la République. — Changemens opérés pendant le séjour de l'armée dans les camps des bords de l'Océan. — Cavalerie. — Artillerie. — Génie. — État-major. — Établissement des corps d'armée. — Garde impériale. — Administration des armées. — Législation militaire. — Science de la guerre. — Napoléon.

# LIVRE PREMIER.



## FRANCE.



A la fin du dix-huitième siècle, la France soutenait les attaques de l'Europe coalisée. Le trône s'était écroulé avec fracas. Les castes privilégiées avaient été mutilées et dispersées; leur spoliation et l'établissement du papier-monnaie, en transportant une part de la richesse des classes qui consomment aux classes qui produisent, avaient amélioré le sol et éveillé l'industrie. L'agitation, les excès même du peuple soulevé n'avaient pas été inutiles à son perfectionnement. Il en était resté une teinte grave et plus de nerf dans le caractère national. Les troubles politiques et la guerre extérieure conspiraient à mettre les talens en lumière et à exalter les courages. Tout

faisait présager, pour la génération naissante et pour celle qui viendrait après, une direction d'idées plus juste et plus vigoureuse que ne l'avaient eu leurs devanciers. Malgré de sanglantes proscriptions, malgré l'émigration et la guerre, la population allait en augmentant, et le territoire était agrandi jusqu'aux limites posées par la nature. Notre France renfermait en elle des germes actifs de prospérité et de puissance.

C'était au nom de l'égalité et de la liberté que le peuple s'était levé. Déjà l'égalité avait triomphé. Grâce à l'imprimerie, qui avait propagé les connaissances humaines; au commerce, qui avait accru et fait circuler les richesses; à la guerre, devenue plébéienne par l'emploi des armes à feu, l'égalité était dans les mœurs, même avant la révolution. Il ne s'agissait plus que de la mettre dans les lois.

Les nations courent au plus pressé. Ainsi, tandis que l'égalité s'établissait et jetait de profondes racines, la liberté, qui est une passion

seulement pour les ames généreuses, qui ne devient un besoin universel qu'après une longue et triste expérience : la liberté fut invoquée tour à tour par les partis vaincus, et tour à tour foulée aux pieds par les factions victorieuses. La lutte chaque jour plus animée entre les intérêts anciens et ceux qu'avait créés la révolution n'étant pas encore terminée, les lois servaient d'armes de guerre et d'instrumens de violence.

A un pareil ordre de choses manquait le caractère de la durée. La révolution, en se prolongeant, menaçait de détruire les biens même dont elle était la source. L'anarchie s'apprêtait à dévorer l'État. Après plusieurs années de victoires éclatantes, dont l'impétuosité des gouvernans avait laissé perdre le fruit, peu s'en fallut que les armées étrangères n'envahissent le territoire. Or, les gouvernemens sont institués pour maintenir la paix publique au dedans, et faire respecter le corps politique au dehors. Le Directoire exécutif, ne pouvant

plus remplir ce mandat, devait tomber. Un établissement plus solide était désiré et par les victimes de la révolution lasses de souffrir, et par les hommes enrichis ou élevés qui voulaient jouir en paix de leur existence nouvelle. Déjà quelques zéloteurs de la liberté, la confondant avec la tyrannie qui avait abusé de son nom, n'étaient pas éloignés de proférer contre elle le blasphème du dernier des Brutus contre la vertu.

NAPOLÉON BONAPARTE se présenta, et l'autorité suprême tomba entre ses mains. Il offrait à la révolution des garanties suffisantes. C'était lui qui, malgré sa répugnance pour les principes et les mœurs des révolutionnaires, voyant bien qu'ils étaient les plus forts, s'était mis à leur tête le 13 vendémiaire, en dispersant à coups de canon les partisans armés de l'ancien régime. C'était lui qui, au 18 fructidor, avait, aux dépens de la liberté et de la justice, préservé l'existence de la République, en mettant le poids de



son épée dans la balance des partis. Ainsi placé par choix et par nécessité à la tête des intérêts nouveaux, la réputation du guerrier rassura ceux qu'avait effrayés le progrès des armes de l'étranger. A ses goûts studieux, à la profondeur de sa pensée, à l'élévation ossianique de son langage, les amis de la liberté le prirent pour un des leurs, quelles que fussent les préventions inspirées par sa conduite passée. Les classes distinguées par l'éducation attendaient plus de libéralité d'un général illustre, que de ces tribuns démagogues grandis au milieu des saturnales des derniers temps. La nation entière désirait le rétablissement de l'ordre. C'était l'unique besoin dont elle fût préoccupée. Les peuples ne veulent jamais qu'une chose à la fois. Rien de si imprévoyant que la voix publique; elle se rapporte toujours au présent, jamais à l'avenir. On demandait l'ordre, comme auparavant on avait demandé l'égalité, sans songer à la liberté.

Que la France eût été heureuse, si son jeune

chef eût compris le siècle et deviné la postérité. Washington en Amérique avait montré à quelle condition on est « le premier dans la guerre, le premier dans la paix, et le premier dans les affections sociales <sup>1</sup>. » Bonaparte prit une autre voie, et ce fut une preuve de plus que les génies brillans et les ames naturellement prédominantes, ne sont pas toujours les plus heureux présens que le ciel puisse faire aux nations.

Il avait reçu le jour dans l'île de Corse, en dehors des mœurs de la France et du siècle. La nature lui avait donné, avec un corps de fer, une tête puissante de conception, une imagination ardente, une invincible ténacité. Les belles-lettres qui humanisent le caractère, et qu'on accuse d'affaiblir l'esprit en mettant les mots à la place des choses, les belles-lettres avaient été sans attrait pour lui. Les mathématiques lui avaient plu, comme

<sup>1</sup> Paroles extraites de l'Éloge funèbre de Washington, prononcé dans le congrès américain.

méthodes propres à faire discerner le vrai, et à donner un résultat positif. Continuant à résoudre des problèmes, il eût été Newton ou Lagrange. Mais la vérité mathématique était trop abstraite, trop détachée de la vie réelle, pour servir d'emploi à sa volonté. L'insatiabilité de son esprit le transporta dans les espaces du monde moral. L'époque où il vécut dirigea ses recherches vers la guerre et la politique. Éclairé par le flambeau de l'investigation, et soutenu par la trempe du caractère, il ne tarda pas à dépasser ceux qui se traînaient à l'aveugle dans les sentiers de la routine.

La révolution française était encore un chaos pour les plus habiles, que déjà Napoléon en entrevoyait les résultats possibles. Un de ses compatriotes lui conseillait, à la fin de 1792, d'aller tenter fortune en Corse, et lui présentait en perspective la survivance du vieux Paoli. « Oh ! » répondit le jeune homme plein d'avenir, il est plus aisé de devenir roi de France que roi de Corse. »

Depuis ce temps, en quelque rang que l'ait mis la fortune, son ascendant l'a poussé par-delà. Chef de bataillon d'artillerie au siège de Toulon, et n'y étant que le second de son arme, ayant à lutter contre l'ingénieur Marescot, réputé le plus expert dans l'art de prendre les places, soutenant ses opinions devant des généraux estimés et des représentans du peuple qui distribuèrent autour d'eux la terreur et la mort, Bonaparte parut avec l'aplomb, la supériorité et presque le ton du maître. Général en chef de l'armée d'Italie, il tint d'emblée ses lieutenans à la distance respectueuse où il mit ensuite les plus grands de la terre. Le Directoire ne l'avait chargé que de commander les soldats et de combattre : il reçut les ambassadeurs des princes et des républiques, conclut des traités avec eux, s'érigea en législateur, renversa et éleva des États. A trente ans sa gloire avait laissé loin derrière elle les gloires contemporaines.

La soif de dominer et le besoin de ne pas

laisser l'admiration se reposer le conduisirent en Égypte : « L'Orient attend un homme, » disait-il en traversant le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie. Plût à Dieu que le génie de la France lui eût alors apparu, pour l'avertir que cet homme, l'Occident le repoussait ! Il ne faut plus à la vieille Europe que le mouvement nécessaire pour assurer la marche graduelle de l'esprit humain, et garantir à chacun le degré d'indépendance personnelle compatible avec le paisible usufruit des biens de la nature et des productions des arts.

NAPOLÉON ne se donna pas d'abord à connaître tout entier : quoique passionné pour la guerre, il offrit la paix à l'Europe. Les refus de l'Angleterre forcèrent le premier consul à vaincre. A la tête d'une armée de conscrits, il reconquit, par une seule manœuvre et par une seule victoire, cette Italie qui, quatre ans auparavant, avait coûté à ses soldats et à lui onze mois d'efforts héroïques et de concep-

tions lumineuses. Le passage des Alpes reporte la pensée au temps d'Annibal ; la série de marches terminée par la bataille de Marengo , atteste le point où la science était parvenue. La capitulation du général autrichien Mélas , n'avait pas d'exemple dans les fastes de la guerre.

Non moins grand dans les autres carrières , Bonaparte reconstruisit l'État et recomposa le gouvernement. Ceux qui l'avaient précédé au timon des affaires , étaient les chefs de la révolution ; il en fut le maître. La sécurité rendit aux propriétés leur valeur. Un code de lois civiles fut donné aux Français , et la gloire en appartient au chef de l'État , non-seulement comme ordonnateur du travail , mais encore à cause des trainées de lumière que son esprit supérieur jeta à plusieurs reprises dans les discussions de ce monument de la raison moderne. L'administration prit une marche sûre et rapide , par l'application du principe fécond en heureuses conséquences , de confier toujours l'action à un seul , et la déli-

bération à plusieurs. L'ordre , qui est le symptôme de la force et de la durée , fut établi dans les services ; les finances furent rétablies ; les lois furent strictement exécutées ; devant tant d'éclat tempéré par tant de sagesse , les factions furent assoupies , et les derniers brandons de la guerre civile disparurent.

BONAPARTE releva le trône. La postérité dira au profit de qui. Héritier de la révolution , et succédant à la République , l'autorité impériale fut sans frein et sans limites. Le Sénat apprit au peuple jusqu'à quelle profondeur d'abjection peut descendre une assemblée dont les membres , recommandables d'ailleurs par l'exercice individuel des vertus ou des talents , ne sont liés entre eux ni par le sentiment des devoirs envers la patrie , ni même par l'esprit de corps. La nation perdit le peu de libertés que l'ancien régime lui avait laissées , et toutes celles que le nouveau lui avait données. Droits politiques , intérêts particu-

liers, propriétés des communes, éducation, science, pensée, le gouvernement envahit tout. On sentit son poids dans la famille comme dans la cité. Les Français ne formèrent plus qu'un gros bataillon mû au commandement d'un seul homme. Le clergé, malgré sa propension à travailler pour sa propre grandeur, fut réduit au rôle d'instrument docile des volontés du maître. Dans cette France si agitée, peu de temps auparavant, par des assemblées turbulentes, les citoyens n'avaient plus le pouvoir de se réunir. Il ne restait ni dans les mœurs, ni dans les lois aucun moyen de résistance aux erreurs ou aux abus de l'autorité. C'était la carcasse politique de Constantinople, moins l'anarchie des pachas, l'opposition sourde de l'uléma, et la mutinerie bruyante du janissaire.

Quand on veut gouverner les hommes par leurs vices, on devrait se garder de les éclairer, car l'effet des lumières est de jeter dans les esprits des idées justes sur les droits et les



devoirs de chacun. Ici il y eut dans la marche de Napoléon une contradiction qu'explique son entraînement vers tout ce qui avait de l'éclat. D'une part, la presse était esclave ; la police repoussait la vérité avec autant de soins que s'il se fût agi d'écarter l'invasion de l'ennemi ; des écrivains se chargeaient, à prix d'argent, tantôt de justifier la frénésie du pouvoir, tantôt de distraire, par des querelles de littérature et de coulisses, l'attention d'un public avide de nouveauté ; d'autre part, Napoléon protégeait les sciences, et regrettait de n'avoir plus le temps de les cultiver ; il encourageait les lettres et les arts. Sous son règne, la France se couvrit de monumens d'un style analogue à la grandeur de l'époque. Paris mérita son nom de Capitale du grand Empire. Des ponts construits sur toutes les rivières, des canaux creusés aussitôt que projetés, des routes tracées à travers les précipices des montagnes, ouvrirent de nouvelles communications au commerce. Le mouvement imprimé depuis

1789 à l'agriculture et à l'industrie s'accéléra encore en se régularisant. La population ne cessa point d'augmenter. On ne trouvera pas dans l'histoire un autre exemple de tant de prospérité amassée sur un pays livré à la guerre continuelle. C'est que Napoléon était despote pour son compte, mais ne délégua pas le despotisme. Avec lui, on ne connaissait ni les vexations des subalternes, ni l'insolence des castes, ni l'intolérable domination des partis; la loi était forte, souvent dure, mais égale pour tous. La sublimité des conceptions et le prestige de la gloire dissimulaient les difformités du pouvoir absolu.

Avant peu d'années, les larmes des contemporains qui ont perdu leurs fils ou leurs frères dans les combats seront séchées; le mal sera passé, le bien restera. Dans cette activité guerrière dont nous avons été les instrumens et les victimes, on ne verra plus que la gloire. La gloire des armes est comme le feu; de près elle brûle, de loin elle chauffe. La haine ver-

tueuse qu'inspire le despotisme s'affaiblira devant un sentiment d'admiration pour tant de créations et de restaurations utiles. On dira que, pour les accomplir, un pouvoir incontesté était peut-être nécessaire. Les pères raconteront aux enfans comment au temps de Napoléon, au milieu du bruit glorieux des armes, la France était loin d'avoir perdu l'éclat et la prospérité que donnent les sciences, les lettres, l'industrie et le commerce.

LE passage des formes de la république à celles de la monarchie produisit peu d'impression sur la multitude, parce qu'il s'était opéré progressivement et ne déplaçait pas d'intérêts. Mais la pompe de la royauté développa rapidement chez l'Empereur un travers dont on avait déjà aperçu le germe dans les allures du premier consul. Nul ne l'a surpassé en orgueil, et assurément il était excusable d'en avoir plus que les autres hommes. Mais à ce noble orgueil, qui est la conscience du génie, il joi-

gnait une prédilection malheureuse pour la noblesse d'extraction. La postérité le croira-t-elle? le guerrier des Pyramides, l'homme de la gloire, le roi des rois se plaisait à répéter qu'il était né gentilhomme! C'était chez lui sans doute une de ces impressions d'enfance qui se perpétuent pendant la durée de la vie, et auxquelles on obéit en dépit de la réflexion et de la raison. Qui mieux que Bonaparte savait pourquoi, depuis quinze années, les classes inférieures étaient montées si haut, et les classes supérieures descendues si bas? Qui plus que lui était en état d'apprécier à leur juste valeur et la politesse futile qui sert de vernis à l'impuissance, et l'insolence des manières qui contraste avec la servilité des ames? Sur quel autre fondement posait son trône que sur la révolution et l'égalité? Et pourtant, au lieu de placer un titre tout neuf hors des préjugés reçus et des habitudes anciennes, l'empereur des Français adopta la contenance des rois de France et de Navarre. Pour reproduire subite-

ment un cérémonial et des usages lentement introduits par la succession des temps, on eut besoin de recourir aux dépositaires des vieilles traditions. « Les antichambres de la cour impériale furent ouvertes à la noblesse, et la noblesse s'y précipita<sup>1</sup>. » Les uns reportèrent au maître nouveau les sentimens de loyauté qu'on leur avait inculqués dès leur jeune âge; les autres, en plus grand nombre, ne se piquèrent de fidélité que pour le régime qui avait eu leurs premiers sentimens. Il fut de bon ton de dénigrer dans les salons du faubourg Saint-Germain la puissance qu'on encensait aux Tuileries.

INSTALLÉ SUR le trône des Bourbons, et s'y asseyant à leur manière, Napoléon se crut solide comme Louis XIV. Il voulut aussi avoir une noblesse pour servir de cortège à sa dynastie. L'opinion repoussa un système d'hérédité qui

<sup>1</sup> Mot de Napoléon.

ne s'accorde ni avec notre législation, ni avec la passion de notre peuple pour l'égalité. Les titres féodaux n'ajoutèrent aucun relief aux noms glorieux de l'époque actuelle, et ils attirèrent les traits de la malignité sur les gentilshommes de fraîche date qui n'avaient pas conquis l'estime publique par de hauts faits ou des talens supérieurs. En vain dira-t-on que la noblesse nouvelle était *populaire parce qu'on y entrait à toute heure et de partout*<sup>1</sup>. Cette teinte démocratique était destinée à s'effacer après la première génération. Les pères avaient été créés nobles, parce qu'ils exerçaient le pouvoir; les fils auraient usurpé le pouvoir en vertu du droit de leur naissance. Si les titres héréditaires n'eussent conféré ni fonctions, ni prérogatives, il y aurait encore eu raison de s'alarmer. La classe qu'on en décorait, hargneuse pour les citoyens, aurait fatigué le gouvernement de ses exigences et de ses tracasseries.

<sup>1</sup> *Mémorial de Sainte-Hélène.*

L'esprit de toute noblesse , jeune ou vieille , n'est plus dans les États modernes que la prétention avouée d'obtenir les emplois sans être capable de les remplir, et de vivre sans rien faire aux dépens de ceux qui travaillent.

AVANT Marengo , la France eût reçu la paix. Après Hohenlinden , elle la dicta. Le gouvernement anglais , témoin de la lassitude des peuples , consentit , malgré lui , à laisser respirer l'humanité. Par la paix d'Amiens , la révolution prit droit de bourgeoisie en Europe.

Cependant la réconciliation des Français , entre eux et avec les puissances étrangères , reposait sur une base provisoire et fragile. La France avait été sauvée , mais par une dictature. Si cette dictature devait durer au-delà des dangers de la patrie , le remède pouvait à la longue être plus funeste que le mal. La liberté de la presse , sauve-garde des autres libertés , demeurait suspendue. Le pouvoir judiciaire restait dans la dépendance de l'autorité

exécutive. Le Tribunat, seule portion de la représentation nationale à laquelle la parole fût permise, avait été réduit au silence. Les bons esprits demandaient au génie de Bonaparte des institutions appropriées à la dignité de l'espèce humaine, et qui, comme des ancres de sûreté, retinssent le vaisseau de l'Etat au fort des tempêtes.

BONAPARTE crut répondre au vœu national en se faisant nommer consul à vie, en rétablissant le culte, et en rappelant les émigrés. De ces trois actes, le premier était l'ébauche d'un plan plus vaste qui ne tarda pas à se développer; le second s'accordait avec l'opinion d'un certain nombre de Français, et associait la religion à la garantie des changemens récemment opérés dans la société; le troisième compromettait le destin de la révolution.

En admettant, ce que nous sommes loin de croire, que l'émigration fut un devoir pour quelques-uns, et un noble sacrifice de la part



de tous , encore est-il vrai que les émigrés s'étaient constitués en opposition avec l'immense majorité de leurs concitoyens , et qu'ils avaient invoqué les armes de l'étranger <sup>1</sup>. La nation étant demeurée victorieuse, ils n'avaient pas recouvré leurs privilèges , et on avait confisqué leur avoir. L'exil qu'ils s'étaient imposé volontairement était devenu pour eux une peine perpétuelle. Le premier consul leur rendit la patrie et les domaines dont l'État n'avait pas disposé. C'était bien fait , s'il voulait de bonne foi clore la révolution , conserver la paix et gouverner dans l'intérêt de tous. C'était absurde , s'il avait dans le cœur de mettre son ardeur belliqueuse à la place des fureurs populaires , et de jouer le pays au jeu des batailles.

Les victimes à demi consolées étaient au

<sup>1</sup> Il serait superflu de faire remarquer que nous entendons parler ici des émigrés volontaires , et non des amis de la liberté , ni des citoyens paisibles que la fureur des factions força d'abandonner leurs foyers.

nombre de plus de cinquante mille, et propriétaires autrefois de la dixième partie du territoire. Bien que dépouillés de leurs honneurs antiques et frappés dans leur opulence, l'élégance des manières, puissance toute française qui marche presque l'égale de la supériorité de l'esprit, conserva à leurs femmes et à eux la suprématie dans la société. Ils bouleversèrent l'opinion, non pas du peuple, mais des salons. Cela était facile à prévoir. Pouvaient-ils faire des vœux contre les Anglais, ceux que les Anglais avaient secourus dans l'infortune ? N'aurait-ce pas été de leur part un héroïsme surhumain que de s'identifier avec cette patrie nouvelle, naguère si effervescente dans l'outrage, et maintenant si lente dans la réparation ? Que pouvait leur importer le triomphe d'un drapeau qui était à leurs yeux l'étendard de la révolte ? Ne devait-on pas présumer qu'ils consentiraient à voir la France resserrée dans les murailles de Bourges, et là encore rançonnée par les étrangers, s'il était possible qu'ils y re-

trouvassent les avantages sociaux qui leur furent injustement ravis ?

Quand le sol de la révolution fut couvert de ses ennemis, il fallut les empêcher de nuire. Les moyens ordinaires de répression ne suffisaient pas ; on en inventa de nouveaux. De-là l'essor que prit la haute police. Le gage de la durée du nouvel ordre de choses diminuait par la restitution aux anciens propriétaires d'une partie des domaines nationaux. Les acquéreurs des biens vendus, dont une longue possession n'avait pas encore confirmé les droits, ignoraient où s'arrêterait ce commencement de réaction. Bonaparte imagina alors de réparer une faute politique, par un acte abominable, sous quelque aspect qu'on l'envisage. La tête du duc d'Enghien fut offerte en holocauste à ses propres inquiétudes et aux intérêts révolutionnaires alarmés.

On put croire un moment que les partis étaient d'accord, car révolutionnaires et émigrés, républicains et royalistes firent éclater